

# LE PROPAGATEUR

Vol. II.

AOUT 1905

No 8

Chronique Mensuelle — Mgr Taché. — La prédication. — Le Style épistolaire.  
— Des cabarets, des cafés, des maisons de jeu.

## CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Un *interview* d'Ed. Drumont sur les relations franco-canadiennes. — Le monument Jacques-Cartier à Saint-Malo. — Un *vitrail* intéressant de la maison de Jacques-Cartier. — L'Académie française et les Canadiens. — Nomination de M. Tellier. — L'extension de Montréal. — Au nouvel Ontario : Verner. — Une croix pectorale précieuse : Mgr Scollard. — Chez Mgr Lorrain. — Gloire à Cartier ! — Les provinces de l'Ouest. — L'amendement Lamont. — Nouveaux livres canadiens. — Mgr Decelles. — La mère Caouette. — Le T. K. M. Gignac. — Nos autres deuils.

La mode est aux *interviews*. Un journaliste en quête de copie a demandé récemment à certains publicistes français quelles devraient être les relations entre la France et le Canada ?

Drumont, le fameux tombeur des Juifs, a répondu entre autres choses ces lignes qui méritent d'être méditées : " Qu'y a-t-il de commun entre vous autres Canadiens et cette France d'aujourd'hui qui ne croit plus en Dieu, qui ne croit plus en la famille, qui renie tout, même la patrie et le drapeau ! Que dira votre race, si laborieuse, si active, si magnifiquement féconde, quand elle constatera que la race dont elle est sortie et dont elle se montrait fière, recule à présent devant tous les devoirs, même devant le devoir naturel et sacré de se perpétuer elle-même ? "

En effet, cela donne à penser. C'est pourquoi nous croyons qu'il faut nous défier beaucoup d'une certaine immigration française, qui voudrait nous inféoder de plus en plus aux idées anti-religieuses et voltairiennes qui ont été là-bas si funestes aux intérêts de la *famille* et partant de la *patrie* française.

Mais nous persistons à prétendre que, malgré les votes de *séparation* et les actes d'*apostasie*, cette France officielle n'est pas la vraie France.

\* \* \*

C'est à la vraie France, par exemple, qu'à Saint-Malo, le 23 juillet dernier, nous avons élevé le monument Jacques Cartier. Je dis " nous " et j'ai raison. L'on sait que nos bourses se sont ouvertes quand Botrel passa chez nous, il y a deux ans. Si notre obole fut modeste, elle fut sincère. On s'en est souvenu au pays du chêne et du granit, et, sur le socle de la statue du grand homme . . . . *face à l'immensité*, l'on a gravé cette inscription :

Ce monument a été érigé le  
23 juillet 1905.  
Charles Jouanjan étant maire de  
la ville,  
Avec le produit des souscriptions  
Recueillies au Canada par  
Théodore Botrel  
Et en France par un comité Malouin.

\* \* \*

L'on a parlé dans les journaux, à propos de ces fêtes malcuines, de la maison de Cartier sur la route de Paramée, et des souvenirs qui en restent. Je tiens à noter ici que le Séminaire de Sherbrooke possède dans son musée un fort joli vitrail qui vient de là. Il fut apporté par M. J. A. Chicoyne, l'ancien député de Wolfe.

\* \* \*

L'Académie française commence à penser à nous. Longtemps elle ne connut que Fréchette. Mais voici que Chapman avec ses *Aspirations* et Chapais avec son *Jean Talon* ont su gagner ses suffrages.

Les distinctions qu'accorde l'illustre Compagnie honorent grandement ceux qui les reçoivent. Il en rejaillit en plus quelque gloire sur leurs compatriotes.

M. Ch. Ad der Halden, le sympathique auteur des "Etudes de Littérature canadienne-française," a aussi reçu un prix de l'Académie précisément pour son livre sur notre littérature.

Ce nous est une joie de l'en féliciter cordialement.

d  
m  
a  
sé  
d

al  
po  
da  
ma

9  
et  
No

T  
où  
à S  
rap  
du  
blis  
inco

A  
se t  
cana  
fran  
car  
une  
deva  
à em

M  
pathi

\* \* \*

La nomination de M. Tellier, député de Joliette, à la position de membre du conseil de l'Instruction Publique, par le gouvernement Gouin, a été saluée par d'unanimes acclamations.

Le jour où, sans distinction de parti, l'on saura toujours ainsi appeler à l'honneur redoutable des hautes positions les hommes sérieux et distingués nous aurons fait un grand pas dans la voie du progrès social.

\* \* \*

Nos villes grandissent et notre pays aussi. D'après le nouvel almanach des adresses (Lovell), Montréal et sa banlieue ont une population de 385,000 âmes. Il y a 890 rues et 108,000 noms dans l'almanach de cette année, et les 890 rues comprennent 9,200 magasins et bureaux et 51,000 résidences. Ce sont de jolis chiffres !

Et puis, il faut voir à la sortie des écoles ou après la messe de 9 heures dans nos églises le dimanche ! Ah ! ça pousse, mes amis, et ceux qui rêvent la disparition de notre race vont rêver longtemps ! Nous avons pour nous la force du sang. C'est invincible !

\* \* \*

Tenez, j'arrive du nouvel Ontario, de la région du Nipissing, où ont eu lieu récemment des excursions et des fêtes à Sudbury, à Sault Ste-Marie, à North Bay et à Verner. Les journaux en ont rapporté les détails. Or, savez-vous ce que l'on constate là, comme du reste dans les Cantons de l'Est et partout où les nôtres s'établissent ? L'extraordinaire progrès des Canadiens français ! C'est incontestable !

A Verner, par exemple, où il n'y avait que du bois il y a 25 ans, se trouve une forte paroisse peuplée exclusivement de familles canadiennes-françaises (il y en a 300). Le curé est canadien français. L'école est excellente ou mieux les écoles sont excellentes, car il y en a plusieurs. L'évêque, Mgr Scollard, vient de bénir une superbe église en pierre. Tout va bien. L'avenir sourit, et, devant chaque porte se voit une *petite planche* de travers, destinée à empêcher les *bébés* de trop courir !

\* \* \*

Mgr Scollard, le jeune évêque du Sault Ste-Marie, est très sympathique aux Canadiens français. Il dit carrément qu'il compte

beaucoup sur eux pour l'avenir de son immense diocèse. Sa Grandeur porte une croix pectorale qui lui rappelle du reste que c'est un cœur français qui battait sous la poitrine du premier Vicaire Apostolique du Sault Ste-Marie : Mgr Jamot.

Cette croix qu'il a reçue de Mgr de Peterboro, vient de Mgr Jamot.

“ D'ailleurs, racontait Mgr Scollard, c'est Mgr Jamot lui-même qui m'a choisi, alors que j'étais jeune enfant, et a demandé que l'on m'envoya étudier. Etant venu dans ma paroisse, il fit se présenter devant lui les enfants capables d'étudier et me dicta “ ma voie. ”

\* \* \*

A Pembroke, chez Mgr Lorrain, on visite avec intérêt la cathédrale, l'évêché, le couvent, l'hôpital, institutions qui font honneur au zèle de l'évêque et à la générosité des diocésains ou des paroissiens.

Dans cette région, c'est clair, l'influence catholique et française est en train d'accomplir des merveilles.

Que les Sproule et les McLean en prennent leur parti ; la race dont nous sommes issus n'est pas près de faiblir.

Gloire à Cartier ! — Parti du fond de l'Armorique,  
Il a frayé la route à ce groupe homérique  
Qui, de nos bois perçant la sombre immensité,  
Sondant tous les recoins du nouvel hémisphère,  
Eclaireur du progrès en marche, a su tant faire  
Pour la Gaule chrétienne et pour l'humanité.

En érigeant ce bronze au cœur de la Bretagne,  
Où ma pensée émue à cette heure accompagne  
Ceux qui vont célébrant les exploits si hardis  
Du marin qui donna tout un monde à la France,  
Sans jamais susciter ni guerre ni vengeance,  
O Bretons toujours grands, vous vous êtes grandis !

(CHAPMAN, poème lu à Saint-Malo, le 23 juillet, par Brémont.)

\* \* \*

Le *Bill* des Provinces de l'Ouest, après un long travail de nos députés, a été adopté. Il est loin de reconnaître — comme garantie fédérale — tous les droits de nos frères français et catholiques dans l'Ouest. Il ne m'appartient pas de discuter ici les intentions. Il est certain que les fanatiques des *loges* ont imposé de regrettables lacunes. Mieux vaut la paix quand même, il me semble, que des luttes inutiles.

Toutefois l'amendement Lamont, à la dernière heure, a sauvé pour les majorités comme pour les minorités un droit certain : celui d'une demi-heure d'enseignement religieux tous les jours, dans toutes les écoles.

C'est facile de jeter l'anathème, du fond d'un cabinet de directeur de revue ou de journal. Ce n'aurait peut-être pas été aussi facile de régler le vote en chambre et de soutenir avec un succès plus complet la cause des catholiques.

D'ailleurs, la loi fédérale est négative. Les catholiques de l'Ouest, certains qu'on n'ira pas plus loin contre eux, auront à travailler chez eux pour obtenir qu'on leur accorde davantage dans les chambres locales.

"La vie c'est la lutte et non pas la victoire", disait un jour M. le Comte de Mun aux catholiques de France.

\*\*\*

La *littérature canadienne* s'enrichit tous les jours de publications intéressantes. Outre l'ouvrage de Dom Benoit sur Mgr Taché, que nous apprécions dans ces pages, signalons à l'attention de nos lecteurs les *Conférences et discours* de M. le juge Routhier et les *Mélanges* de M. Chapais, deux forts volumes, qui font honneur à notre race.

Et pourquoi ne dirais-je pas un mot aussi de *La parole divine* de M. l'abbé Henri Defoy, de Woonsocket. Beaucoup de nos confrères trouveraient dans ce petit mais substantiel volume des sujets et des idées heureusement développés pour une retraite, un triduum, un jubilé. M. l'abbé Defoy a lui-même prêché avec succès les vérités que son livre nous expose. C'est une heureuse pensée qu'il a eue de livrer son manuscrit à l'impression. Tous ceux qui le liront y trouveront profit.

\*\*\*

La dernière quinzaine de juin ne nous a apporté aucune nouvelle fâcheuse. Mais juillet a été terrible. Mgr Decelles, la Mère Caouette, M. le curé Gignac, de Sherbrooke, sont des personnalités trop marquantes pour que la mort, en nous les enlevant, ne nous ait pas causé une peine et un chagrin véritables.

\*\*\*

Mgr Maxime Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, était né en 1849. Prêtre en 1872, il devint évêque coadjuteur en 1893, et succéda à Mgr Moreau en 1901.

Sur sa tombe nous n'avons que des regrets à exprimer. Le distingué Prélat, doué d'une robuste constitution, aurait dû vivre plus

longtemps. Tout le monde le voulait, mais Dieu en a décidé autrement. Que sa sainte volonté soit faite.

On annonce de partout que son Vicaire Général, Mgr Bernard, lui succèdera. La perte alors serait moins sensible.

\*\*\*

Quelques heures avant Mgr Decelles, le 6 juillet, la Très Révérende Mère Catherine-Aurélie du Précieux Sang, — née Aurélie Caouette — fondatrice et supérieure générale de l'Institut des Adoratrices du Précieux Sang, à Saint-Hyacinthe, passait de vie à trépas. Elle allait entrer bientôt dans sa 73e année et elle comptait 43 ans de vie religieuse.

Des bruits extraordinaires de sainteté ont éclaté sur son tombeau. Nous ne pouvons que les signaler. C'est aux supérieurs ecclésiastiques qu'il appartiendra de juger de leur valeur.

\*\*\*

L'abbé J. A. H. Gignac, curé de Sherbrooke, est parti pour l'autre vie — le 19 juillet — dans des circonstances bien pénibles.

Administrateur du diocèse, pendant l'absence de Mgr LaRocque, en voyage à Rome, le regretté curé avait beaucoup de besogne. Il avait récemment présidé avec un remarquable succès, on s'en souvient, les distributions des prix et clôtures de fin d'année, dans le diocèse. Un lundi il crut pouvoir s'accorder quelque repos et partit pour Garthby, son ancienne paroisse. Hélas ! il devait trouver la mort, avec quatre compagnons, dans un malheureux accident de chaloupe, sur le lac Aylmer.

Son dernier geste, celui d'absoudre ses compagnons de naufrage, a été cité comme admirable et héroïque.

Nous ne pouvons ici que saluer la mémoire de ce prêtre distingué, qui s'était fait lui-même et que de très hautes destinées semblaient attendre.

Les desseins de Dieu nous restent bien impénétrables !

\*\*\*

Enfin, outre ces trois mortalités, je signale à nos lecteurs celles de M. l'abbé Devine, d'Osceola (Pembroke), et du Père L. P. Demers, de Pawtucket, R. I.

Prions pour eux !

*L'abbé Elie J. Auclair*

# Mgr TACHÉ

Par DOM BENOIT

(Respectueusement dédié à Mgr LANGEVIN, archevêque de St-Boniface.)

Mon ancien curé, le chanoine Leclerc, de St-Joseph de Montréal, aimait à recevoir les religieux en général et les religieux français en particulier. Quand nous arrivait, à l'heure du dîner, un dominicain, un trappiste ou un chanoine régulier de l'Immaculée Conception, le bon curé s'exclamait. Il était heureux!

Parmi les hôtes de marque que j'eus ainsi l'honneur de connaître, Dom Benoit, le savant supérieur des chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, est sûrement l'un des plus considérables.

Il écrivait alors dans le défunt *Mouvement catholique* des Trois-Rivières. J'entendais dire que ses articles étaient trop sérieux et pas assez pratiques. Les habiletés et les faux-fuyants de la vie active s'accommodaient mal des thèses anti-libérales du moine intransigeant.

Je vis donc un soir ce grand vieillard, au dos vouté, à l'oreille un peu dure, qui ne parlait pas beaucoup et souriait encore moins. Il parla pourtant avec mon curé, mais lentement, posément, sagement. Quand il fut parti, le curé dit — et il s'y entendait — voilà un homme!

\* \* \*

C'est cet homme, un savant et un lettré, qui vient d'écrire, sur la recommandation de Mgr Langevin, la vie de Mgr Taché, en deux volumes, l'un de 600 et l'autre de 900 pages.

J'ai lu ces 1500 pages avec un très vif intérêt. C'est l'histoire apparemment très fidèle et tout ensemble très mouvementée de cinquante années de missions dans l'Ouest. Vouloir résumer ce travail ou tenter de l'analyser serait presque une injustice. Il faut dire aux amis: "Messieurs, achetez et lisez." La *Vie de Mgr Taché* est indispensable à quiconque veut connaître les choses de l'Ouest Canadien.

En recevant les deux volumes de Dom Benoit, je n'ai pu me défendre d'une pensée de défiance. Quinze cents pages! Qui donc — en nos jours pressés — va s'arrêter à lire d'aussi considérables volumes?

Maintenant que je les ai lus, j'exhorte tous ceux qui veulent s'instruire à commencer sans crainte la *Vie de Mgr Taché*. Quand ils en auront lu cent pages, je leur promets qu'ils iront au bout des quinze cents pages. Car ce livre étonnant est empoignant comme un roman de Cooper, il est chrétien comme un volume de de Maistre, et, ce qui ne gêne rien, il est patriote comme l'*Histoire* de notre Garneau.

Ajoutons que le Révérendissime Dom Benoit écrit avec une clarté et une aisance dignes des meilleurs maîtres de la langue française.

Vraiment, Mgr l'archevêque de Saint-Boniface a eu la main heureuse en choisissant l'historiographe de son illustre prédécesseur. Un tel ouvrage, comme jadis le *discours sur l'histoire universelle*, suffit pour illustrer un règne.

\* \* \*

Mgr Taché fut d'abord et avant tout un missionnaire. Issu de l'une des plus nobles familles canadiennes, formé dans cette virile maison de Saint-Hyacinthe qui a donné à notre religion et à notre patrie de si illustres fils, membre toujours aimant de la grande et apostolique famille des Oblats de Marie, le jeune disciple que Mgr Provencher recevait à la Rivière Rouge, le jour de la fête de saint Louis, 25 août 1845, devait être et fut le type parfait du véritable missionnaire.

"Des Taché et des Laffèche, écrivait bientôt Mgr Provencher à l'évêque de Québec, vous pouvez m'en envoyer sans crainte." Et certes, l'événement a prouvé combien justes étaient ces paroles.

La vie de missionnaire dans les immenses régions de l'Ouest Canadien, à cette époque surtout, était pour la nature l'une des plus rudes possibles, et pour la gloire de Dieu l'une des plus fructueuses.

C'est à 21 ans que Mgr Taché se donna aux missions. Sa riche et aimante nature continua certes à palpiter et à frémir aux souvenirs de la famille et de la patrie absentes. On n'a qu'à lire ses admirables lettres à sa mère pour s'en convaincre. Mais l'amour des âmes lui faisait accepter de bon cœur les plus durs sacrifices, les privations, les fatigues des interminables voyages, et surtout l'isolement, ce terrible partage du missionnaire des pays d'en haut! Il faut lire, dans *Vingt années de missions*, ces lignes émues de Mgr Taché:



“ Le pauvre missionnaire a bien souvent l'occasion de reconnaître combien les joies d'ici-bas sont éphémères. On ne se réunit que pour se séparer ; on ne s'assemble que pour se rendre plus sensible le déchirement du départ ; on ne se voit que pour sentir plus vivement les rigueurs de la solitude. O vous, mes frères, qui vivez toujours en communauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent cette jouissance que pour en sentir davantage la privation. Priez pour vos frères isolés.—(1er vol., p. 337).

\* \* \*

Ce missionnaire fut évêque. Il le fut très jeune, à 28 ans, il le fut pendant près de cinquante ans, et il le fut pleinement dans tout ce que ce titre comporte de dignité personnelle, de grandeur d'âme, de généreux dévouement et d'inébranlable fermeté.

Ce qu'il fit pour la fondation et le développement des missions et des paroisses dans son vaste diocèse, pour la division même de cet immense diocèse et pour la direction de ses collègues et suffragants ; ce qu'il s'imposa de voyages et de troubles pour porter à ses prêtres, séculiers et réguliers, les encouragements et les consolations dont ils avaient besoin ; ce qu'il se donna de tourments en un mot pour être *tout à tous*, selon le mot de Saint Paul, je n'essaierai pas de le dire ici. Le cadre de mon modeste article ne me le permet pas.

On peut justement écrire, sur sa tombe, qu'à l'exemple de ces grands évêques d'autrefois, qui ont façonné l'Europe chrétienne comme les abeilles construisent leurs ruches, Mgr Taché a façonné l'Ouest catholique, avec un amour et un désintéressement que seuls ont su égaler son tact et son habileté.

\* \* \*

Ce grand évêque, en effet, fut aussi un grand homme d'Etat. Il n'était pas pour rien le neveu ou le frère de nos hommes d'Etat les plus distingués. L'amour de l'Eglise, on le sait chez ceux qui étudient, n'a jamais paralysé le culte sain et l'affection bien comprise de la patrie terrestre.

Mgr Taché fut un grand patriote, mais un patriote au sens éclairé et au cœur droit. Dans l'affaire du *mouvement des Mévis* en 1870, dans celle de l'*Amnistie* qui lui fut si douloureuse, dans les luttes généreuses qu'il soutint pour la défense de ses chères écoles, le *grand homme de la prière*, comme l'appelaient les sauvages, fut vraiment digne des Pontifes de l'Eglise les plus fameux. Je ne crains pas d'écrire qu'il s'est montré évêque et pa-

triotie tout autant que les Athanase et les Hilaire, les Grégoire VII et les Innocent III, les Laval et les Plessis.

Patriote! oui, il l'était dans toute l'acception et dans toute la beauté du terme.

Dans ses discours de la Saint-Jean-Baptiste, dans son éloge funèbre de Mgr Bourget, dans ses superbes allocutions au Séminaire de Saint-Hyacinthe, notamment, en 1878, lorsqu'il présentait au nom des anciens élèves la statue du fondateur M. Girouard (1), toujours, Mgr Taché savait faire vibrer au fond des âmes les notes du plus pur patriotisme.

Et, ce qui vaut mieux que des paroles, les actes du grand évêque de la Rivière-Rouge furent toujours marqués au coin du patriotisme le plus vrai. Qu'on lise, à ce sujet, les innombrables témoignages de ses collègues dans l'épiscopat, de ses prêtres missionnaires, de ses amis les plus fidèles, les Royal, les Girard, les Dubuc, les Bernier, les Prud'homme; qu'on parcourt la longue série de lettres et de télégrammes que les hommes les plus en vue du pays adressèrent à l'archevêché de Saint-Boniface, au jour de la mort de l'éminent Prélat.

De l'avis de tous, Mgr Taché, fut le père de l'Ouest. Il fut patriote à la façon de Laval. C'est la plus belle.

\* \* \*

Ce missionnaire, cet évêque, ce patriote fut aussi un écrivain dont devront s'honorer les lettres de notre pays. Je tiens à noter ce point qui m'a frappé en lisant les longs et captivants chapitres de la *Vie de Mgr Taché* et qui pourrait facilement passer inaperçu.

Mgr Taché a lui-même, dans ses *Vingt années de missions* et dans ses autres écrits, assuré à ses œuvres l'immortalité qu'Achille devait à Homère et Enée à Virgile.

Et cela est étonnant à juste titre. L'homme qui use sa vie à tant de labeurs pénibles ne semble pas avoir beaucoup le loisir de

(1) Dans ce discours, Mgr Taché rendait hommage au talent d'un Canadien dont l'auteur de cette étude a des raisons spéciales de vénérer la mémoire : "La reconnaissance est venue en aide à l'art, disait l'éloquent prélat. Un jeune Canadien, M. L.-J. Hérard, a senti son talent s'inspirer du vif désir qui animait son cœur, et à cette inspiration nous devons la première statue en bronze faite dans un atelier canadien-français, la première statue élevée en l'honneur d'un Canadien."—E.-J. A.

se livrer en même temps aux travaux littéraires. Les missionnaires, au milieu de leurs absorbantes occupations, sont bien excusables de ne pas s'attarder aux plaisirs de la narration et de la description. A ceux qui leur jettent la pierre, Mgr Taché répondait :

“ Ils croient que nous avons le temps d'écrire !

“ Voilà ce que c'est que d'être missionnaire auprès de son bureau, par les efforts d'une imagination exaltée.”—1er vol., p. 330.

Toutefois, le travail ardu des missions n'enlève pas à l'âme ses généreuses aspirations, et l'illustre archevêque de Saint-Boniface — tout comme son collègue Mgr Grandin — a admirablement prouvé que les hommes supérieurs trouvent du temps pour tout.

Citons quelques pages. Voici pour commencer une description que Châteaubriand n'eût pas désavouée :

“ Cependant, comme une lampe d'or dans l'azur suspendue, la lune est venue mêler sa tendre et douce lumière aux éclats brillants du foyer embrasé. Cette double clarté se projette entre les arbres de la forêt, qu'elle dessine sur la neige comme des ombres mourantes. Les étoiles, si belles et si lumineuses dans nos régions glacées, semblent se disputer la voûte des cieux, tant elles sont nombreuses et brillantes. Dans une région inférieure, l'indéfinissable phénomène des aurores boréales fixent l'attention presque toutes les nuits : des traînées de feu, des jets de lumière sillonnent l'atmosphère en tout sens et exécutent leurs danses joyeuses au son d'une musique qui leur est propre....” (Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854).

J'aurais voulu citer encore les rapprochements suggestifs que l'évêque-missionnaire aimait à faire entre les événements que la Providence déroulait sous ses yeux. Lisez la page 433 du 1er volume, et la page 456 du même, où il est question de l'œuvre de réparation que les blancs ont le devoir de parfaire chez les peaux-rouges, ou encore, au 2e volume, la page 268 où se trouve sa conclusion sur l'amnistie dans la question Riel, et tant d'autres.....

D'ailleurs, ses *Vingt années de missions* et ses autres ouvrages sont connus : “ Il écrivait avec une grande facilité. Il avait le style clair, vigoureux. Dans ses ouvrages, on sent battre à chaque ligne son cœur ardent.... Jamais son regard ne demeure superficiel et sommaire. Il plonge dans les angles obscurs et dans les derniers fonds pour bien saisir la raison ultime des choses. Dans ses derniers écrits, on entend parfois les gémissements de son âme blessée. La vallée de la vie n'est plus illuminée des feux de l'aurore. Il la considère aux derniers rayons du soleil prêt à disparaître dans la brume, et ses yeux se voilent de larmes.

Un vent de tristesse semble avoir passé sur sa lyre et sa voix devient souvent pleine d'angoisse. On y retrouve des mélodies désolées sur lesquelles planent des ressouvenirs de jours meilleurs." (II Vol., page 862.)

\* \* \*

Il faut être reconnaissant au Révérendissime Dom Benoit — et aussi à Sa Grandeur Mgr Langevin qui lui a d'autorité mis la plume en main — d'avoir doté nos lettres canadiennes du superbe ouvrage qu'est la *Vie de Mgr Taché*.

Sa langue si forte et si française était vraiment digne d'être à l'honneur de raconter une telle vie.

L'hommage ému qu'il rend, au passage, à nos mœurs canadiennes (Vol. I, page 2) et à nos collègues nationaux (Vol. I, page 15), comme du reste à notre chère patrie, un peu partout, nous fait saluer avec une particulière émotion ce fils de France, qui se montre si pleinement notre frère et notre ami.

S'il aime le Canada, il sait que nous aimons la France, la vraie, celle qui reste la fille de l'Église!

C'est du plus profond du cœur que nous lui en renouvelons l'assurance, en faisant nôtre la belle prière par laquelle il termine sa volumineuse *Vie de Mgr Taché*, à savoir: que du haut du ciel le grand archevêque, Père de l'Ouest, abaisse ses regards "sur la France d'Amérique et sur la France d'Europe, pour qu'elles continuent dans le monde *les Gestes de Dieu*."

L'abbé Elie J. Auclair

Juillet 1905.



p  
l'  
  
in  
ch  
qu  
soi  
tu  
a s  
fet  
sio  
cro  
l  
con  
con  
pré  
I  
I  
cre,  
trav  
et p  
série  
tuet  
sée j  
S  
fleur  
aux t  
la vi  
faites  
un at  
La  
Un  
vainc

## La prédication.—Préparation oratoire.

Dans la préparation de nos sermons, deux parts sont à faire : la part du travail intellectuel et la part de la prière. Etudions l'une et l'autre .

### 1. — La part du travail.

Dire qu'il faut faire une part, et une part sérieuse au travail intellectuel dans la préparation de nos sermons, c'est dire une chose banale à force d'être évidente. Et pourtant c'est une chose qu'il faut se répéter sans cesse. Pratiquement, bon nombre n'en sont pas convaincus. La nature de l'auditoire qu'on aborde habituellement, les matières qu'il s'agit de traiter, l'expérience qu'on a acquise, la facilité d'élocution qu'on s'accorde ou qu'on a en effet reçue de la nature, tout cela, vu et jugé par la superficie, illusionne et trompe sur la nécessité du travail de préparation. On se croit prêt sans s'être préparé. Etrange contradiction !

Mettons donc en lumière quelques pensées capables de nous convaincre que tous tant que nous sommes, si nous voulons prêcher comme il convient, il nous faut accepter la nécessité du travail de préparation, comme une nécessité indispensable.

*La nature de l'œuvre de la prédication l'exige.*

De quoi s'agit-il dans cette grande œuvre ? persuader, convaincre, convertir ; c'est-à-dire faire le siège de la liberté humaine ; travailler à la conquête la plus difficile, la plus ardue. — Vouloir et prétendre réaliser cette conquête sans travail, sans un travail sérieux, approfondi, c'est plus qu'imprudent, plus que présomptueux ; disons-le c'est ridicule. Une confiance en soi-même poussée jusque-là, dénote une ignorance réelle du but à atteindre.

Sans travail sérieux de préparation, on flotte au hasard, on effleure le sujet, on perd la trace de son idée ; — la justesse manque aux applications, la mesure aux reproches, la vérité aux tableaux, la vigueur à l'argumentation, etc. Avec des armes aussi imparfaites, comment faire le siège de la liberté et s'en emparer, dans un auditoire peu disposé ou mal disposé ?

*La dignité de la parole divine elle-même le demande.*

Une conviction à renouveler sans cesse : — Si je suis bien convaincu que la parole que je distribue aux fidèles, est la parole de

Dieu, *Verbum Dei*, je dois la traiter comme je traite l'Eucharistie, corps du Fils de Dieu. La parole de Dieu n'est-elle pas l'Eucharistie des intelligences ? — Traiter l'Eucharistie sans gêne, sans délicatesse, est une manière d'agir indigne d'un prêtre, et bien voisine de la profanation. De même traiter la parole de Dieu sans gêne, c'est-à-dire sans préparation, sans travail préparatoire sérieux, c'est presque la profaner ; c'est traiter d'une manière indigne le Verbe de Dieu qui revêt sur nos lèvres la parole humaine pour arriver aux âmes. A travers les incohérences de son langage et le vide de ses idées, ce prêtre téméraire ne risque-t-il pas de couvrir de ridicule ce Verbe de Dieu qu'il présente à son peuple ?

*L'honneur du corps sacerdotal le réclame.*

Comment le peuple juge-t-il bien souvent de la religion ? par l'estime qu'il fait du sacerdoce. Et le prêtre qui prêche bien, à condition de ne point déshonorer sa vie par des mœurs peu sacerdotales, est toujours sûr d'être estimé. Sa parole le met en honneur devant son peuple, et son peuple est fier de lui. C'est donc amoindrir notre propre honneur et l'honneur de nos frères dans le sacerdoce que de nous négliger. Le travail préparatoire dont il s'agit, nous le devons à l'honneur du corps sacerdotal.

Et par le corps sacerdotal n'entendons pas seulement le corps sacerdotal en tant que répandu dans toute l'Eglise, — mais en tant que restreint à un diocèse, — et surtout groupé dans l'intérieur d'un même vicariat. C'est dans une circonscription aussi restreinte qu'on est surtout solidaire les uns des autres, qu'on se doit les uns aux autres de travailler ensemble à l'honneur et au respect de notre mission pastorale.

*Le respect des âmes à qui nous nous adressons le requiert.*

A qui nous adressons-nous ? à des chrétiens. — Dignité du chrétien, qui n'a prêché sur ce sujet ? *Agnosce dignitatem tuam*, avons-nous dit souvent à nos fidèles. Eh bien ! appliquons ici cette parole. Si le chrétien est un grand personnage, il a donc droit au respect, à tout notre respect, — respect dans la manière dont nous agissons à son égard, et respect dans la manière dont nous lui parlerons.

Mais parler, prêcher sans préparation laborieuse, est-ce traiter respectueusement une population chrétienne ; — des enfants de Dieu ; des frères de Jésus-Christ ; des membres de l'Eglise ? A chacun de répondre et d'examiner sa conscience.

Il y a des objections, nous ne l'ignorons pas. Il en est même de très spécieuses et auxquelles il importe de répondre.

*Plus c'est simple, dit-on, mieux cela vaut. Mes auditeurs sont si peu instruits !*

Rien n'est plus vrai, mais en même temps il est indiscutable que rien ne donne autant de travail que la simplicité. Moins nos auditeurs sont instruits, plus nous sommes condamnés au travail. Moins une assistance est éclairée, dit Mgr Plantier, plus il faut que la doctrine soit lumineuse et la parole transparente; rien d'obscur, d'équivoque ou de trop brillant ne doit s'y rencontrer; tout ce qui porterait une de ces empreintes serait insaisissable. Or pensez-vous qu'une netteté si limpide, qu'une simplicité si pure et si compréhensible, s'obtienne sans effort?

*Mes auditeurs se contentent à peu de frais.*

Notre sécurité en ce point n'est-elle pas une illusion? — Mais s'il est vrai que nos auditeurs sont bienveillants à ce point, ne seraient-ils pas bien plus contents encore, si notre prédication valait mieux, était mieux préparée? — Et puis, allons au delà: Si mes auditeurs se contentent si facilement, l'Eglise est-elle contente? Dieu est-il content?

*A quoi bon tant de travail?... les auditeurs ne remarquent pas ce travail, ils n'y sont pas sensibles.*

Distinguons : ils ne remarquent pas les *efforts* de notre travail, soit; — ils ne remarquent pas les *effets* de notre travail, qu'on nous permette de nier. — L'effet d'un travail sérieux est de présenter aux intelligences chrétiennes une bonne nourriture; et l'on a beau dire, quand le pain est bon, je le sais, quelle que soit mon ignorance du métier de boulanger qui me l'a préparé. En la matière dont nous parlons, croyons que, pour apprécier, il n'est pas nécessaire d'un sens intellectuel très cultivé, — le bon sens suffit. Nos auditeurs sont de bons juges.

*Souvent, dit-on encore, on prépare bien et on ne réussit pas !*

Que conclure de là? Simplement que le succès est l'effet ordinaire du travail, — qu'il n'en est pas l'effet nécessaire. Il faut conclure que le travail n'est pas l'unique élément de la préparation, qu'il faut y ajouter la prière, une vie sainte, pour s'assurer le concours de la grâce, voilà tout. Mais cette observation est-elle de nature à décharger notre responsabilité? L'absence ou l'insuffisance de notre travail nous seront-elles un titre pour obtenir le concours de cette grâce divine sans laquelle il n'y a pas de succès?

Que penserions-nous d'un général d'armée qui dirait : Je ne préparerai mon camp, je ne disposerai mes troupes, je n'armerai mes hommes qu'à condition d'être sûr de la victoire ? Nous penserions et nous dirions : Celui-là n'est pas un général. — De même pour nous. Nous sommes sous la loi commune du gouvernement de la Providence, nous nous trouvons en face d'activités libres, toujours capables de nous résister. Les deux camps sont en présence ; ce que nous travaillons à faire et à édifier, le camp opposé travaille à le défaire et à le détruire. Et si l'ennemi travaille dans le camp opposé, est-ce une raison de ne pas travailler dans le nôtre ?

Mais allons plus loin et précisons ce qu'il faut entendre par le succès. — Ferions-nous consister le succès dans le triomphe entier et immédiat de notre parole telle que nous la produisons devant un auditoire. Un pasteur prêché contre tel abus ; peut-il ambitionner comme fruit d'un sermon, la disparition de cet abus ? personne de nous n'y songe. La prédication est une lutte dont chaque discours est un projectile ; qui peut dire en descendant de chaire : je n'ai pas réussi, mon projectile n'a pas porté ? — Renverser des préjugés, réfuter une erreur accréditée, concilier l'estime à la vérité, le respect à l'autorité sacerdotale, encourager les timides, retenir les audacieux, dénoncer un péril, retarder une défection, etc., n'est-ce pas réussir, à quelque matière du reste que nous appliquions cette tactique oratoire ?

Et puis n'y a-t-il pas deux manières de réussir ? N'y a-t-il pas le succès devant les hommes et le succès devant Dieu ? On dit : "J'ai travaillé et je n'ai pas réussi." — Nous répondons : Vous n'avez pas réussi *humainement*, soit ; — *divinement* jamais. — Lequel de ces deux succès est le vrai ? Lequel est absolument obligatoire ?

Notre-Seigneur non plus n'a pas toujours réussi *humainement*. Rappelons son entretien sur l'Eucharistie à Capharnaüm, sa leçon d'Ecriture sainte à ses compatriotes, à la synagogue de Nazareth, — ses gémissements, ses démonstrations pourtant si péremptoires aux Juifs de Jérusalem, etc. — Les insuccès de ce genre abondent dans l'Evangile. Cependant le dernier jour, à l'heure du *Consummatum est*, son œuvre est-elle réussie ? L'œuvre du Verbe de Dieu incarné, l'œuvre de la parole divine est-elle heureusement achevée ? Il est vrai qu'elle s'achève sur un ignominieux Calvaire, et que les hommes disent : "L'insuccès est à son comble !" Mais les anges et le ciel parlent autrement : "L'œuvre est faite, la victoire est acquise. Alleluia !"



## 2. — La part de la prière.

De quelque nécessité que soit le travail intellectuel dans notre préparation oratoire, voici l'élément le plus nécessaire de cette préparation : la prière.

N'oublions jamais que ce n'est pas une parole quelconque que nous avons à distribuer aux fidèles ; c'est la *Parole de Dieu Verbum Dei*. — Il faut, pour que notre prédication soit vraiment sacerdotale et pastorale, qu'elle soit *parole divine*. Où donc trouver le moyen de diviniser une parole humaine ? Dans la prière et par la prière. L'étude, l'application au travail, l'effort de composition oratoire ne suffisent pas.

Il ne suffit pas que notre parole soit étudiée, préparée, composée ; il faut qu'elle soit *priée*. C'est-à-dire qu'elle soit un fruit de prière, que la prière soit la terre où elle a germé et d'où elle a jailli.

Qu'est-ce en effet que la prière ou oraison, sinon l'acte par excellence de communication avec Dieu, la recherche de Dieu pour s'unir à lui et ne faire qu'un avec lui dans l'action ? N'est-ce point par la prière que l'activité humaine s'adapte à l'activité divine pour ne faire qu'une avec elle ? Et quand donc cette adaptation sera-t-elle plus nécessaire que quand il s'agit pour l'homme de parler au nom de Dieu, de dire sa parole, de transmettre ses enseignements ? Qui fera de l'homme l'intermédiaire de Dieu, reconnaissable comme tel, sinon la prière ?

Ainsi a agi Notre-Seigneur, et telle fut sa méthode. Toute sa vie publique n'a été que prédication, et partout il prie. Plus la foule accourt et réclame sa parole, plus il prie. Chaque fois qu'il pressent une journée de labeur apostolique, il devance les heures, il se réfugie en solitude, il se met en prière. La prière est pour lui le prélude nécessaire de la prédication. Il va s'y unir à Dieu pour donner Dieu aux âmes. — Prêcher, c'est cela.

Ainsi l'ont compris les saints, les véritables apôtres de la Parole divine. C'est dans la prière que saint Vincent Ferrier, saint François-Xavier, saint Alphonse de Liguori, et tant d'autres, préparaient leurs prédications, ou plutôt préparaient leurs âmes à la prédication. On connaît la parole d'un prédicateur célèbre, aussi saint homme qu'homme d'esprit, le P. Lejeune : " — Quelle est, lui demandait-on, la première condition pour bien prêcher ? — Prier, répondit-il. — Et la seconde ? — Prier. — Et la troisième ? — Prier, prier toujours. "

Et, en effet, tout est là. Inscrivons donc la prière au premier rang parmi les sources théologiques de notre prédication.

Mais la prière n'est pas seulement une source théologique de prédication, elle est une ressource oratoire de premier ordre.

Pour bien prêcher, que faut-il ? il faut le talent. — Et la nature n'a pas donné à tous le talent oratoire, mais la prière le donnera à qui le voudra. En quoi consiste le talent oratoire, sinon à se sentir capable de triompher par la parole, d'un auditoire même rebelle ? Et qui fera cela ? La prière. Maintes fois, nous avons subi le charme de la parole de ces hommes de prière, pauvres de talents naturels, mais tout puissants par la persuasion, comme le fut le curé d'Ars, comme sont autour de nous tels et tels humbles prêtres dont on n'a pas eu à se raconter les succès au séminaire, et qui multiplient les victoires de la parole divine sur le champ d'apostolat. Pourquoi est-on captivé ? Parce que, à travers cette parole *prîée*, Dieu apparaît, et là où Dieu se fait voir et sentir, l'homme capitule volontiers.

Pour bien prêcher, que faut-il encore ? Il faut la conviction. Sans conviction, point de vrai triomphe oratoire. Et où puiser et échauffer la conviction qui fait l'orateur ? Dans la prière.

Il faut encore pour bien prêcher, la possession de soi-même, la lucidité des vues, l'énergie morale, l'à-propos, tout ce qui est nécessaire pour que la vérité, comme dit saint Augustin, *pateat, placeat, moveat*. — Où trouver tout cela ? Dans la prière et par la prière. Dieu fournira à l'ouvrier apostolique qui se livre à lui dans la prière, avant de dire sa parole et de faire son œuvre, tout ce qui lui est nécessaire pour lutter avantageusement et pour vaincre. Peu importe qu'on ne dise pas de celui-là : C'est un grand orateur. — On dira mieux ; on dira : *Voilà un homme de Dieu !*

Une objection. On dit : Le temps manque pour faire dans la préparation oratoire, une place si marquée à la prière.

Le temps manque pour se préparer par la prière ? C'est donc qu'en divisant en deux parts notre préparation oratoire, nous assignons à la prière la seconde, la part accessoire ? "Je travaillerai, se dit-on, et s'il me reste du temps, je prierai."

Une telle appréciation n'est pas juste. Commençons par la prière, à travers les efforts du travail. Et donnons-nous la joie, en montant en chaire, le dimanche ou un autre jour, de pouvoir nous dire : *J'ai encore plus prié que je n'ai travaillé !*

Parfois en feuilletant nos notes et cahiers de prédications, nous nous arrêtons à telles pages et nous disons : Que de travail m'a coûté ce sermon ! — Qu'il serait bon, dans ces récapitulations du passé, de pouvoir dire en s'arrêtant à chaque titre nouveau : Que de prière j'ai répandu sur ces pages !

(Documents de ministère pastoral.)

## LE STYLE EPISTOLAIRE <sup>(1)</sup>

Pline le Jeune a eu le privilège de rester un moderne parmi les anciens. Ses lettres traduites, souvent réimprimées, ont obtenu la faveur d'un public séparé de lui par plus de dix-huit siècles, et elles continuent d'être lues avec plaisir, tant a su leur donner un tour agréable celui qui les a écrites.

Neveu et héritier de Pline l'Ancien ou le Naturaliste, qui, lors de l'éruption du Vésuve, s'étant approché du cratère pour étudier le redoutable phénomène, mourut asphyxié, victime de son amour de la science, Pline le Jeune est un des hommes les plus remarquables de son temps par la culture de l'esprit, les talents, l'élévation du caractère. Elève de Quintilien, ses succès oratoires le placent auprès de Cicéron, au Sénat, où ses plaidoiries mirent le sceau à sa réputation. Homme public, il occupa les plus hautes charges de l'Etat, parvint jeune aux honneurs du consulat, gouverna avec sagesse le Pont et la Bithynie, jouit de la confiance de Trajan, entretenait avec l'empereur une correspondance qui est parvenue jusqu'à nous, et où l'on trouve de curieux renseignements sur l'histoire administrative de l'époque.

D'illustres amitiés le couronnent de leur auréole. Il vécut dans l'intimité de Tacite, de Suétone, de Martial, de Silius Italicus, dont il a fait, dans une de ses lettres, un touchant éloge. De tels noms honorent le sien, en montrant quels hommes appréciaient la supériorité de son esprit. Son caractère n'attirait pas moins vers lui, et l'homme privé valait l'homme public. Ami fidèle et dévoué, généreux, il faut louer sa bonté pour ses esclaves, ses inférieurs; ces sentiments d'humanité que devait répandre le christianisme, et dont eurent l'instinct quelques païens comme lui et Cicéron. S'il accepta la soumission au pouvoir, il ignora la servilité. Il sut allier la dignité à la modération. Tous ces dons réunis composent une figure sympathique. Il eut la sérénité des vies heureuses. Dans la sienne se rencontrent les honneurs avec la fortune, et le goût de l'étude, l'amour de la nature, lui firent goûter de profondes et délicates jouissances.

L'écrivain se recommande par ses qualités brillantes. Ce sont celles d'un bel esprit, aimant le succès et le recherchant. Il écrit

(1) Voir le PROPAGATEUR de juillet, page 211.

avec le but d'avoir des lecteurs, des admirateurs. Il a pris soin de disposer lui-même avec art le recueil de ses lettres, négligeant l'ordre chronologique, préoccupé seulement de l'effet à produire, "metteur en œuvre," comme l'appelle justement Sainte-Beuve.

Le naturel est donc absent de ces lettres, et c'est là leur défaut, puisque le style épistolaire ne doit pas avoir l'apprêt d'une composition littéraire. Elles ont cependant un mérite qu'on ne peut leur contester, puisqu'elles ont su plaire et conserver la réputation dont elles jouissent aujourd'hui encore. Elles nous reportent à l'antiquité romaine, et nous la font connaître de la manière dont nous aimons qu'on nous en parle, nous y introduisant, non avec la gravité de l'histoire, mais avec la bonne grâce d'un guide aimable et souriant.

Pline ne se passionne pas comme Cicéron pour les événements qui intéressent le gouvernement, la politique. Les questions littéraires, les choses de l'esprit ont ses préférences. Il aime trop l'étude pour ne pas aimer la campagne, et pour ne pas s'éloigner volontiers de l'existence agitée des grandes villes, des capitales, qu'il censure dans les lignes suivantes :

"Prenez à part chacune des journées que l'on passe à Rome, vous vous rendrez compte ou à peu près de son emploi. Prenez-en plusieurs, réunissez-les toutes, il en sera autrement. En effet, demandez à quelqu'un : "Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? — J'ai assisté à une prise de toge virile. J'ai été invité à des fiançailles "ou à des noces. On m'a requis pour cacheter un testament. Celui-ci m'a chargé de sa cause ; celui-là m'a fait appeler à une "consultation." Chacune de ces occupations, le jour où l'on s'y est livré, a paru nécessaire ; mais quand on vient à réfléchir que c'est ainsi que se sont écoulées toutes les journées, on les trouve vides, surtout dans la retraite. On se dit alors : à quelles bagatelles ai-je perdu mon temps ? C'est ce que je répète dans ma villa de Laurente, où je lis, où je compose, où j'exerce mon corps, dont la bonne disposition seconde les opérations de mon esprit. Je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir entendu et d'avoir dit. Personne, devant moi, ne déchire autrui par de malins discours. Ma censure ne s'adresse qu'à moi-même, quand je suis mécontent de ce que j'écris. Point de désir, point de crainte qui m'inquiète, point de bruit qui me tourmente. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô la paisible vie ! ô le délicieux loisir ! qu'il est honorable et préférable peut-être à tout emploi ! O mer, ô rivage, mes vrais musées solitai-

res, qui fécondent mon imagination, que de pensées ne m'inspirez-vous pas!

Fuyez donc, comme moi, le fracas et le vain mouvement de la ville; renoncez à toutes ces occupations frivoles qui vous y attachent; livrez-vous à l'étude et au repos, et songez au mot si profond et si plaisant de notre cher Attilus: *Il vaut mieux ne rien faire que de faire des riens* (1). ”

Cette villa de Laurente, où les jours s'écoulent avec tant de sérénité, est une demeure où sont déployées des recherches qu'on ne surpasserait pas à notre époque, si éprise de bien-être. Pline se complait à en décrire la disposition, la beauté, les avantages.

Voisine de Rome, on y accède par un portique vitré qui abrite contre le mauvais temps, et s'ouvre sur une cour intérieure de riant aspect. “De là, on passe dans une assez belle salle à manger qui s'avance sur la mer, dont les vagues viennent mourir au pied du mur, lorsque souffle le vent du midi. De tous les côtés, cette salle est garnie de portes à deux battants et de fenêtres aussi grandes que les portes, de manière qu'à droite comme à gauche et en face on —découvre comme trois mers différentes. À la gauche de cette salle à manger est une grande pièce moins avancée vers la mer, et de là on entre dans une plus petite qui a deux fenêtres, l'une au levant, l'autre au couchant. Celle-ci donne aussi sur la mer, que l'on voit de plus loin, mais avec plus de charme.

“L'angle que forme la salle à manger avec le mur de la chambre semble fait pour rassembler, pour concentrer tous les rayons du soleil....Là se taisent tous les vents, excepté ceux qui chargent le ciel de nuages, et nuisent plutôt à la clarté du lieu qu'aux agréments qu'il présente. À cet angle est annexée une rotonde dont les fenêtres reçoivent successivement tous les soleils.”

La bibliothèque n'a pas été oubliée. C'est une armoire renfermant “non les livres qu'on ne lit qu'une fois, mais ceux qu'on doit relire sans cesse.” On a prévu le froid, et l'on y a remédié par un moyen de chauffage qui n'est pas sans analogie avec le calorifère. Ainsi pourrait-on appeler “le conduit garni de tuyaux suspendus qui répandent et distribuent de tous côtés une chaleur salulaire.”

Les affranchis et les valets occupent des chambres dignes de recevoir des maîtres. Dans une autre aile, existe un cabinet d'une grande élégance, puis une petite salle à manger “que le so-

---

(1) Liv. I, lettre IX. Traduct. de SACY. Edit. Charpentier.

leil et la mer égayent à l'envi," et une salle "aussi fraîche par les abris qui la préservent de tous les vents." Les salles à manger ont été multipliées dans les différentes parties de l'habitation. Il en est une "où, quand la mer est agitée, on n'entend que le faible bruit et presque amorti de ses vagues." Les bains ont été aménagés avec le luxe qu'aimaient à y trouver les Romains. Il y a aussi un jeu de paume exposé au soleil couchant, et de superbes jardins entourent cette résidence au climat plein de douceur, au sol fertile où jaillissent des sources nombreuses d'eau pure, et à laquelle Ostie apporte toutes les ressources qui alimentent l'existence. (1)

Pline possède, en outre, plusieurs villas sur les bords du lac de Côme, chacune offrant des attraits différents par leur situation. "Les flots n'approchent point de la première de ces villas; ils viennent se briser contre la seconde. De l'une vous voyez pêcher; de l'autre vous pouvez pêcher vous-même sans sortir de votre chambre, et presque de votre lit, d'où vous jetez l'phamegon comme d'un bateau. (2)

Quelle est la vie de Pline, l'été, en Toscane, dans sa villa de Laurente? Il va nous le dire:

"Je m'éveille quand je puis, ordinairement vers la première heure (3), quelquefois avant, rarement plus tard. Je tiens mes fenêtres fermées, car le silence et les ténèbres laissent à l'esprit toute sa force... Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe. Je dispose jusqu'aux paroles, comme si j'écrivais et corrigais. Je travaille tantôt plus, tantôt moins, selon que je me trouve plus ou moins de facilité à composer et à retenir. J'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres, et je dicte ce que j'ai composé. Il me quitte; je le rappelle encore une fois, et je le renvoie. A la quatrième ou cinquième heure (car mes moments ne sont pas régulièrement distribués), je vais me promener dans une allée ou une galerie. Je continue de composer et de dicter. Ensuite, je monte en voiture; et là, mon attention étant ranimée par le changement, je reprends l'ouvrage entrepris pendant que

(1) Liv. II, lettre xvii.

(2) Livre IX, lett. vii.

(3) Les anciens partageaient les jours en douze heures. Mais au lieu de les commencer à minuit, ils les comptaient depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ils étaient plus courts dans le solstice d'hiver, plus longs dans celui d'été. Leur première heure, dans les équinoxes, était de six à sept heures du matin.

j'étais couché ou que je me promenais. Je dors un peu, puis je me promène. Je lis à haute voix une harangue grecque ou latine, moins pour me fortifier la voix que la poitrine; mais la voix elle-même en profite. Je me promène encore une fois et je me frotte d'huile; je fais de l'exercice, je me baigne. Pendant le repas, si je mange avec ma femme et un petit nombre d'amis, on fait une lecture. Au sortir de table vient un comédien ou un joueur de lyre. Après quoi je me promène avec mes employés, parmi lesquels il y en a de fort instruits. La soirée se prolonge ainsi par une conversation variée, et les jours, quoique fort longs, s'écoulent rapidement.

“Quelquefois je m'écarte un peu de cet ordre. Car si je suis resté au lit, ou si je me suis promené longtemps après mon sommeil et ma lecture, je ne monte pas en voiture, mais à cheval; je vais plus vite et je reviens plus tôt. Mes amis viennent me voir des villes voisines et m'occupent une partie de la journée. Ils me délassement quelquefois par une utile diversion. Je chasse de temps en temps, mais jamais sans mes tablettes, afin que si je ne prends rien, je rapporte au moins quelque chose. Je donne aussi quelques heures à mes fermiers, trop peu à leur avis. Mais les plaintes rustiques ne servent qu'à me donner plus de goût pour les lettres et les occupations de la ville.” (1)

Les doléances des cultivateurs sont de tous les temps, on le voit, et se répètent dans tous les pays. Le bonheur de la vie champêtre, célébré par les poètes, n'est ni connu, ni goûté des villageois. Si Pline jouit de ses belles résidences, il n'échappe pas aux ennuis de la campagne, et il s'en plaint à l'un de ses correspondants :

“Les embarras de la ville me poursuivent jusqu'ici. Un grand nombre me prend pour juge ou pour arbitre. Ajoutez à cela les plaintes des paysans qui profitent amplement du droit qu'ils ont de se faire écouter après une si longue absence. D'ailleurs, je suis occupé du soin de chercher des fermiers, nécessité fâcheuse, car il est très rare d'en trouver de bons.” (2)

Cette question des fermiers revient plus d'une fois sous sa plume. A un de ses amis qui venait d'être promu à la dignité du consulat, il écrit :

“Je suis retenu ici par la nécessité de trouver des fermiers : il s'agit de mettre des terres en valeur pour longtemps, et de chan-

(1) Liv. IX, lettre xxxvi.

(2) Liv. VII, lettre xxx.

ger tout le plan de leur régie. Car les cinq dernières années, mes fermiers sont demeurés fort en reste, malgré les grandes remises que je leur ai faites. De là vient que la plupart négligent de diminuer leur dette, désespérant de pouvoir l'acquitter entièrement. Ils arrachent même et consomment tout ce qui est déjà sur terre, persuadés que ce ne serait pas pour eux qu'ils épargneraient. Il faut donc aller au-devant d'un désordre qui augmente tous les jours et y remédier. Le seul moyen d'y parvenir, c'est de ne point affermer en argent, mais en nature à partager dans la récolte avec le fermier, et de préposer quelques-uns de mes gens pour avoir l'œil sur la culture des terres, pour exiger ma part dans les fruits et pour les garder. D'ailleurs, il n'est pas de revenu plus légitime que celui qui nous vient de la terre, du ciel et des saisons; mais il exige une probité parfaite, des yeux vigilants et beaucoup de bras. Je veux pourtant essayer de tenter, comme dans une maladie invétérée, tous les secours que le changement des remèdes pourra me donner. Vous voyez que ce n'est pas pour mon plaisir que je m'abstiens d'assister à votre installation dans le consulat. Je vous promets pourtant d'en célébrer le jour par mes vœux, par ma joie, par mes félicitations, comme si j'étais présent." (1)

Ces préoccupations rurales qui arrachent Pline à ses chères études nous le montrent d'esprit pratique. Mais le lettré domine toujours en lui le campagnard, et nous ne croyons pas que le gibier ait rien à craindre de lui, lorsque nous le voyons emporter ses tablettes à la chasse pour y écrire ce qui lui vient à l'esprit. Il a cependant un jour de succès dont il se hâte d'informer Tacite:

"Vous allez rire: eh bien! riez tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connaissez a pris trois sangliers, et des plus beaux. Quoi! lui-même? Oui, lui-même. N'allez pas pourtant croire qu'il en ait coûté beaucoup à mon repos et à ma paresse. J'étais assis près des toiles: ni épieu ni dard sous ma main; rien qu'un poinçon et des tablettes.

Je rêvais, j'écrivais, et je me préparais à la consolation de rapporter mes pages pleines, si je m'en retournais les mains vides. Ne dédaignez pas cette manière d'étudier. Vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de la vivacité à l'esprit; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude et ce profond si-

(1) Liv IX, lettre xxxvi.



lence qu'exige la chasse sont très propres à nous inspirer. Ainsi, croyez-moi, quand vous voudrez vous livrer à cet exercice, portez votre pannetière et votre bouteille, mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve ne se plaît pas moins que Diane sur les montagnes. (1)

Pline est ami de la table, non des festins somptueux où règnent la contrainte et la cérémonie, mais des repas qui réunissent des convives joyeux et familiers. Il raconte, en le critiquant, le souper auquel il prit part, et où l'amphitryon distinguait ses invités par des catégories offensantes :

"Il faudrait remonter trop haut, et la chose n'en vaut pas la peine, pour vous dire comment, malgré mon extrême réserve, je me suis trouvé à souper chez un individu, selon lui magnifique et rangé, selon moi somptueux et mesquin tout à la fois. Il servait pour lui et pour un petit nombre de conviés des plats excellents, et pour les autres des mets communs et grossiers. Il avait aussi partagé les vins en trois classes dans de petites bouteilles, non pour laisser la liberté de choisir, mais afin d'ôter le droit de refuser. Le premier était pour le maître et pour nous; le second, pour les amis du premier degré (car il y a des amis de plusieurs rangs); le dernier, pour ses affranchis et pour les nôtres. L'un de mes voisins me demanda si j'approuvais l'ordonnance de ce festin. Je lui répondis que non. *Comment donc en usez-vous?* me dit-il.— *Je fais servir également tout le monde: car mon but est de réunir mes amis dans un repas, et non de les offenser par des distinctions injurieuses. Je n'établis aucune différence entre ceux que ma table a mis de niveau.—* Quoi reprit-il, *traitez-vous de même les affranchis —* Oui, ils ne sont plus à mes yeux des affranchis, mais des convives.— *Cela vous coûte beaucoup,* ajouta-t-il. — *Point du tout.—Est-il possible —* Voici comment: *c'est que mes affranchis ne boivent pas le même vin que moi, mais que je bois le même vin que mes affranchis* (2)."

Ces sentiments de bienveillance et d'aménité sont dans le caractère de Pline. Il les témoigne à ses inférieurs, à ses esclaves, et s'en ouvre à un de ses amis, en lui recommandant un de ses affranchis qu'il envoyait dans un climat propice au rétablissement de sa santé :

(1) Liv. I, lettre vi.

(2) Liv. II, lettre vi.

“Je vous avouerai ma douceur pour mes gens, d'autant plus franchement que je sais avec quelle bonté vous traitez les vôtres. J'ai constamment dans l'esprit ce vers d'Homère :

Il eut toujours pour eux le cœur d'un tendre père.

et ce nom de *père de famille* que parmi nous on donne aux maîtres. Mais quand je serais naturellement insensible et dur, je serais encore touché de la maladie de mon affranchi Zozime. Je lui ai d'autant plus d'égards qu'ils lui sont plus nécessaires. Il est honnête, complaisant, instruit. Son talent principal et son titre, pour ainsi dire, c'est celui de comédien. Il déclame avec feu, avec goût, avec justesse, même avec grâce, et il sait jouer de la lyre plus habilement qu'un comédien n'a besoin de le savoir. Ce n'est pas tout, il lit des harangues, des histoires et des vers aussi parfaitement que s'il n'avait jamais appris autre chose. Je suis entré dans ces détails pour vous apprendre combien cet homme me rend de services, et de services agréables. Ajoutez-y l'affection que j'ai pour lui depuis longtemps, et que son danger a redoublée. Car nous sommes faits ainsi : rien ne donne plus d'ardeur et de vivacité à notre tendresse que la crainte de perdre ce que nous aimons (1).”

La mort de Silius Italicus lui inspire des réflexions philosophiques sur la brièveté de nos jours.

“Qu'y a-t-il d'aussi court et d'aussi borné que la plus longue vie humaine ? Ne vous semble-t-il pas que le règne de Néron finit à peine ? Cependant, de tous ceux qui ont exercé le consulat sous lui, il n'en reste pas un seul. . . Dans cette multitude d'hommes répandus sur la terre, la longévité elle-même est si bornée, que je n'excuse pas seulement, mais que je loue même ces nobles larmes de Xercès qui, après avoir contemplé son armée immense, pleura, dit-on, sur le sort de tant de milliers d'hommes qui devaient si tôt finir. Combien cette idée ne doit-elle pas nous engager à profiter de ce peu d'instant qui nous échappent si vite ? Si nous ne pouvons les employer à des actions d'éclat qui appartiennent à d'autres mains que les nôtres, consacrons-les aux belles-lettres. S'il ne nous est pas permis de vivre longtemps, laissons, au moins, des ouvrages qui attestent que nous avons vécu (2).”

(1) Liv. V, lettre XIX.

(2) Liv. III, lettre VII.

Dans une lettre éloquente à Tacite, il jette un regard vers la postérité, en souhaitant qu'elle les réunisse comme ils l'ont été par l'amitié :

“J'ai lu votre livre, et j'ai noté avec tout le soin possible ce que je crois nécessaire d'y changer ou d'en retrancher : car j'ai autant l'habitude de dire la vérité que vous aimez à l'entendre, et d'ailleurs on ne trouve point de gens plus dociles à la censure que ceux qui méritent le plus d'hommages. Je m'attends qu'à votre tour vous me renverrez mon livre avec vos critiques. Quel doux, quel noble échange ! Quel plaisir de penser que si la postérité s'occupe de nous, on parlera de notre union, de notre franchise, de notre amitié ! Ce sera un spectacle rare et intéressant que celui de deux hommes à peu près de même âge et de même rang, de quelque célébrité dans les lettres (si je n'en dis pas plus de vous, c'est que je parle en même temps de moi), qui s'animaient mutuellement dans leurs études. Pour moi, dès ma plus tendre jeunesse, en vous voyant dans l'éclat de votre gloire, je désirais ardemment de vous suivre, de paraître marcher et de marcher en effet sur vos traces.

Loin de vous, mais enfin le premier après vous.

“Il y avait alors à Rome beaucoup d'illustres génies ; mais la conformité de nos esprits vous montrait à moi comme celui que je pouvais imiter, et comme le plus digne modèle. Voilà pourquoi je suis si flatté qu'on nous désigne ensemble dans les entretiens littéraires, et qu'on pense à moi dès qu'on parle de vous. Il est plus d'un écrivain qu'on nous préfère ; mais que m'importe le rang pourvu qu'on m'y place avec vous ? Venir après vous, c'est être le premier (1).”

Ces lignes, plus exemptes de modestie que de sincérité, révèlent une âme éprise de renommée. Le sentiment que Pline ne prend pas le soin de cacher conduisait sa plume. Il a inspiré ses lettres, et en exclut, par conséquent, le naturel et l'abandon. Elles n'en restent pas moins un-recueil précieux pour l'histoire, parce qu'il s'y peint lui-même, en donnant une image de son temps ; une lecture attrayante et facile, car on y trouve le charme de l'esprit et les grâces du style. Inférieur à Cicéron, dont il n'a pas la verve et l'élan, les saillies imprévues, le ton familier, l'allure prime-sautière, la phrase colorée, Pline a néanmoins les dons de l'écrivain, formé dans l'art de bien penser et de bien dire, et s'il a eu bonne opinion de lui, il a été justifié par la consécration qu'il attendait de l'avenir.

Vicomte de Broc.

(1) Liv. VII, lettre xx.

## Des Cabarets, des Cafés, des Maisons de Jeu

Les maisons qui, par leur nature, devraient être destinées à offrir des aliments, des rafraîchissements et un repos aux voyageurs fatigués, ont pris de nos jours une autre destination. Elles sont devenues pour les gens du pays un lieu de consommation, comme l'on dit vulgairement; et, en effet, les hommes et les jeunes gens y consomment beaucoup, comme nos lecteurs pourront s'en convaincre.

“Le cabaret, à la campagne, les cafés dans les villes sont, au langage du cardinal Giraud, une peste plus redoutable que tous les fléaux qui menacent d'emporter, non seulement le dimanche, mais toute religion, tout ce qu'il y a dans une âme, je ne dis pas de sentiments chrétiens, mais de dignité humaine, sans parler de la ruine inévitable de la santé, de la raison, de l'honneur, de la fortune.

“Nous n'exceptons pas les cabarets des villes, rendez-vous habituel de tout ce qu'il y a d'oisif; d'impur, de turbulent dans une cité, triste cloaque, parfois tout dégoûtant des immondices de l'orgie, où la population ouvrière vient dissiper en quelques heures les fruits péniblement amassés par une semaine de travaux.

“Mais, le cabaret est sinon l'unique, du moins la principale plaie de nos campagnes. Sans ce piège fatal tendu sous leurs pas, le berger et le laboureur couleraient des jours pleins de simplicité et d'innocence, parmi les joies champêtres et la garde des troupeaux, en présence de cette admirable nature et de ces merveilles de la création qui parlent si éloquemment au cœur de l'homme. Sans posséder cette opulence qui enflé et corrompt les âmes, et leur fait trop souvent oublier Dieu, ils ne connaîtraient pas cette misère que les dégrade et les avilit.

“Mais, du moment qu'un cabaret s'élève au milieu du village comme un signe de contradiction, il ne faut plus parler de toutes ces douceurs et de tous ces enchantements de la vie pastorale; il ne reste plus qu'à pleurer sur la perte de la religion, sur la ruine des mœurs, sur l'extinction de l'esprit de famille, sur le déluge de maux qui va désoler cette terre infortunée: scandales publics,

troubles et déchirements domestiques, dissipation du modeste héritage transmis par leurs ancêtres, sans préjudice des crimes qui viendront bientôt peupler les bagnes et rougir les échafauds.”

L'illustre prélat remarque, en effet, que les cabarets amènent la désertion des sacrements, l'abandon de la prière, l'éloignement des saints offices, l'oubli des vérités du salut, et même l'impiété. Comment en pourrait-il être autrement, aujourd'hui surtout, quand on sait les journaux qui sont étalés et que l'on commente dans ces lieux, les propos qui s'y tiennent contre ce qu'il y a de plus saint, les blasphèmes qui s'y vomissent ?

“ Si vous voulez voir, continue-t-il, des jeunes gens sans pudeur, en qui s'est flétrie cette fleur d'innocence et de candeur aimable qui inspire tant d'intérêt pour ce bel âge, des vieillards sans dignité et déshonorant par l'abjection du vice cette couronné de cheveux blancs qui les consacre au respect des hommes, des fils indisciplinés et irrespectueux envers les auteurs de leurs jours, des pères durs et sans entrailles, des serviteurs fourbes et infidèles, c'est au cabaret qu'il faut aller les chercher.

“ L'usage immodéré d'une liqueur perfide échauffe l'imagination, embrase les sens, et fait courir dans les veines un feu qui ne s'éteint qu'après avoir dévoré sa victime. Mais il y a bien d'autres tentations dans le vin, on peut dire même que toutes les tentations s'y trouvent à la fois. Il y a la contagion des exemples et des conseils. Il y a les liaisons formées avec tout ce qu'une population compte de membres plus gangrénés, sorte de fraternité toujours unie par la licence et toujours prête à s'y précipiter quand le signal est donné. Il y a ces assauts d'imprudences et ces luttes de cynisme, où de jeunes débauchés, fanfarons de crimes, se disputent la palme de la perversité, se vantent du mal qu'ils ont fait et du mal qu'ils n'ont point fait, se faisant pires qu'ils ne sont et qu'ils ne peuvent, selon l'énergique expression de Montaigne. Il y a l'injustice et la rapine ; car pour fréquenter le cabaret, il faut d'abord de l'argent, encore de l'argent, de l'argent toujours ; et aucune bassesse ne coûte pour s'en procurer quand la passion commande. Il y a l'injure et la violence. Voyez plutôt comment ces réunions d'amis dégénèrent en querelles sanglantes, comment ces salles de banquet se transforment en champ de bataille. Que dirons-nous encore ? Il y a l'insensibilité du cœur, l'extinction du sens moral, l'oubli des devoirs les plus sacrés et des plus respectables lois de la nature. Ah ! malheureux, dans cette coupe riante où tu crois boire le vin pur, si tu la tournais et retournais

dans ta main pour la considérer de plus près, tu verrais un affreux mélange de toutes les horreurs.

“ Tu y verrais des larmes . . . les larmes d'une épouse, les larmes d'une mère, d'enfants innocents que tes cruels et honteux déverglements condamnant à la faim et réduisent au désespoir.

“ Tu y verrais du sang . . . le sang de ton frère, de ton ami, qu'a versé ta fureur homicide exaltée par les vapeurs de l'ivresse. Tu y verrais cette lie du remords, qui doit, sans que tu puisses l'épuiser, abreuver de son amertume et souiller de ses poisons ton existence flétrie. Tu y verrais ces flammes de passions qui te brûlent corps et âme, comme un enfer anticipé, en attendant que s'allument ces feux vengeurs de l'éternité, qui, tout attisés qu'ils sont de la colère d'un Dieu, ne seront pas trop ardents pour châtier toutes les hontes de ton abominable vie. Nous arrivons ici aux troubles de familles, aux désordres de fortune, aux scandales publics, suites inévitables de la fréquentation des cabarets. Mais, dans un sujet si vaste, nous ne pouvons que saisir en courant les traits les plus saillants. Entrez dans cette maison, qu'y voyez-vous ? Des enfants manquant de tout et mourant de misère . . . Qu'importe ? le père est dans ce moment même à la taverne du coin, gorgé de vin et de viandes. Qu'y voyez-vous encore ? Une femme pleurant l'absence prolongée d'un époux. Mais ses larmes feront bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille. N'entendez-vous pas dans le lointain comme un bruit qui s'approche ? C'est un bruit de blasphèmes qui annoncent le retour du maître. La porte s'ouvre, il entre comme une tempête ; c'est un tonnerre d'imprécations, un orage de malédictions. Tout tremble en sa présence ; tout fuit et cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de désolation et venez dans la maison la plus voisine. Parlez : qu'y voyez-vous ? O nature, frémissiez ! O religion, voilez-vous de deuil ! Des frères altérés de leur propre sang, se portant l'un à l'autre des défis homicides . . . un fils dénaturé, traînant par ses cheveux blancs, sur la poussière, un père infortuné . . . le sein d'une mère, oserons-nous achever, le sein d'une mère foulé aux pieds par le monstre qu'il a nourri ! Cabaret, voilà tes œuvres ! cabaret, voilà tes victimes ! Cependant, le patrimoine se fond dans des mains follement dissipatrices. Il faut vendre le champ paternel, le toit des aïeux, pour solder les dettes de la débauche. Des bras énervés par l'intempérance ne savent plus manier la bêche et le rateau, et les villes et les campagnes se peuplent de vagabonds d'oisifs qui ne vivent plus qu'à la faveur de coupables industries.

Mais, attendez; l'infamie ne tardera pas à se joindre à la ruine. Le scandale ne se renferme pas toujours dans le sanctuaire de la famille; il éclate souvent au dehors pour l'opprobre d'une longue suite de générations.

“Transportez-vous sur la place publique. Quel est cet homme qu'entraînent les agents de la justice, les mains chargées de chaînes? C'est un habitué de cabaret qui vient d'être surpris en flagrant délit de vol. Quel est ce tumulte qui s'élève au sein du village ou de la cité, et vers lequel se porte, par toutes les issues, une foule curieuse et agitée? C'est une rixe de buveurs où le sang a coulé. La victime est là, se débattant dans les convulsions de la mort, et chacun s'éloigne de ces lieux funestes en détournant les yeux, croyant déjà voir, sur le théâtre même du meurtre, se dresser, menaçant, l'instrument du supplice et l'appareil de l'expiation, dernier acte obligé de ce drame lugubre!”

On a trouvé le secret, dans les villes, d'ajouter le danger des théâtres à celui des cabarets et des cafés, en instituant les cafés-chantants; il y a, par conséquent, une double raison de les fuir.

“Vous trouverez, dit Charles de Sainte-Foy, des dangers non moins nombreux, quoique d'un autre genre, dans ces maisons de jeu où le hasard habite et règne, et où des insensés jouent sur une carte leur avenir, leur réputation, leur honneur et le bonheur d'une famille tout entière. Rien n'émousse et ne stupéfie autant l'esprit, rien ne dessèche et n'endurcit autant le cœur que la passion du jeu. De toutes les passions, c'est, sans contredit, celle qui occupe et absorbe le plus toutes les facultés de l'homme, celle qui crée les habitudes les plus profondes, les besoins les plus impérieux et les plus terribles nécessités. En tenant perpétuellement appliquées au même objet toutes les pensées et toutes les espérances, elle produit, en celui qu'elle domine, une sorte d'aliénation mentale et une incessante obsession.”

Sur la porte des maisons de jeux, on pourrait écrire ce quatrain de Théveneau :

Il est trois portes à cet antre :  
L'espoir, l'infamie et la mort.  
C'est par la première qu'on entre,  
C'est par les deux autres qu'on sort !

C'est l'espérance du gain qui fait qu'on se livre à des jeux intéressés, et on y perd souvent sa fortune et toujours un temps précieux, la tranquillité de l'esprit, le goût du travail et l'amour

de sa famille, pour ne rien dire de plus. Aussi, les jeux de hasard ont été de tout temps regardés comme le fléau des nations civilisées. On a toujours voué au mépris ceux qui s'en font une occupation assidue. Un homme, un jeune homme qui se respectent, se garderont donc de fréquenter les maisons de jeu.

Mais, dira-t-on, s'il faut s'interdire tout plaisir, quand on porte le poids du jour et des affaires, à quelle existence malheureuse n'est-on pas condamné? Certes, la religion n'est pas l'ennemie des délassements honnêtes. Loin d'enlever à l'homme le repos dont il a besoin pour réparer ses forces, c'est elle qui l'assure à l'homme et qui le sanctionne par la loi du dimanche dont les mécréants ne veulent pas. Nous, prêtres, nous ne voulons retrancher à l'homme que ce qui l'abrutit, que ce qui le perd, que ce qui le rend malheureux en ce monde et en l'autre, nous ne désirons rien tant que de procurer son bonheur même ici-bas. "Non, s'écrie le cardinal Giraud, la religion ne vous interdit pas d'honnêtes réunions de parents et d'amis, d'innocents banquets qui entretiennent les relations de bon voisinage.

"Mais, dans ces rares occasions où vous croyez pouvoir vous permettre ce que vous appelez un extraordinaire, n'avez-vous pas, pour appliquer à votre sujet l'admonition de saint Paul aux fidèles de Corinthe, n'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire? ou bien méprisez-vous le sanctuaire du foyer domestique, révérend dans les beaux jours du christianisme à l'égal de l'Église elle-même? La fête en sera-t-elle moins douce à votre cœur, parce qu'elle sera commune à votre femme et à vos enfants, parce que vous la partagerez avec tout ce que vous avez de plus cher en ce monde? Seriez-vous de ces hommes sans affection qui ne sauraient trouver du goût aux mets et au breuvage, s'ils ne leur sont offerts sous un toit étranger, s'ils ne sont apprêtés et servis par des mains mercenaires? Ou manquerait-il quelque chose à la satisfaction de votre égoïsme, si d'autres ne souffraient le besoin, tandis que vous vous enivrez à la coupe de l'abondance? De bonne foi, les plaisirs d'une aimable assemblée de famille, d'une couronne riante d'enfants et de frères entourant votre table, ne valent-ils pas bien les plaisirs du cabaret? Ceux-là, du moins, sont purs, ils ne laissent après eux aucune amertume et il n'est pas à craindre qu'ils dégénèrent en excès, contenus qu'ils sont dans les bornes de la décence par la sainteté du foyer héréditaire, par ce souvenir de ce respect des ancêtres qui est, pour les âmes bien nées, une seconde religion."

L'abbé J. BERTHIER.